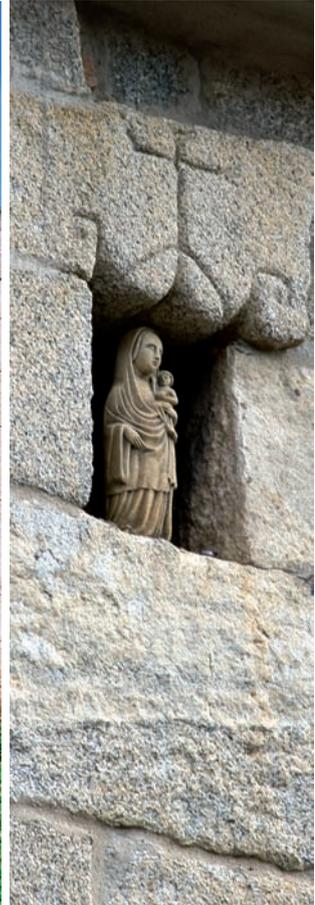
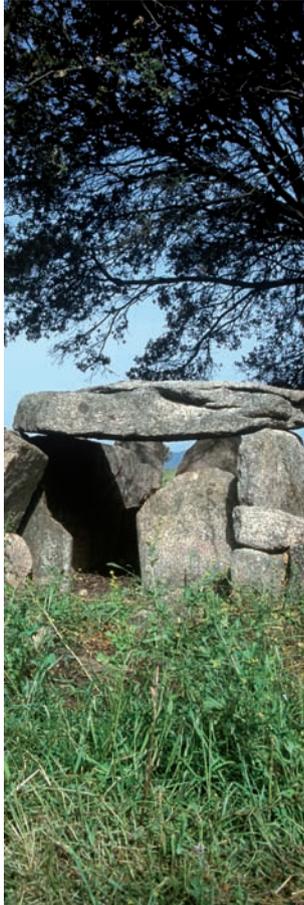


Taravo



Sommaire

| | |
|--|-------|
| Circuit pédagogique n°1 - Richesses archéologiques | p. 5 |
| Circuit pédagogique n°2 - Les édifices fortifiés | p. 11 |
| Circuit pédagogique n°3 - Les édifices religieux | p. 19 |
| Circuit pédagogique n°4 - Le patrimoine rural | p. 25 |

Nous remercions vivement pour leurs conseils, la documentation et les photographies mises à notre disposition :

La Direction Régionale des Affaires Culturelles de Corse
Service régional de l'archéologie et Conservation régionale des monuments historiques ;
les Archives départementales de la Corse-du-Sud ;
le Musée départemental de Préhistoire corse de Sartène.

et particulièrement
Messieurs
Joseph CESARI,
Laurent CHABOT,
Alain GAUTHIER,
Franck LEANDRI.

Dans la même collection : l'Alta Rocca - Sartenais et Valinco

Imprimé en France
© CNDP-CRDP de Corse - 2008
Dépôt légal : décembre 2008
Éditeur n° 86 620
Directeur de la publication : JEAN-FRANÇOIS CUBELLS
N° ISBN : 978 2 86 620 223 1
Achevé d'imprimer sur les presses de
l'imprimerie Louis Jean - 05000 - GAP

Taravo

**Ouvrage publié avec le concours
du Conseil général de la Corse-du-Sud**

AUTEURS

PHILIPPE COLOMBANI

Professeur d'Histoire et Géographie
Lycée Lætitia Bonaparte - Ajaccio

MATHIEU HARNÉQUAUX

Chef de Projet au CRDP de Corse

avec la collaboration de

MARIE-LAURE MARQUELET

Doctorante en archéologie à l'Université de Corse

DANIEL ISTRIA

Chargé de recherche CNRS UMR LISA
Université de Corse



Édité par le
Centre Régional de Documentation Pédagogique



Oriu. I Calanchi-Sapar'Alta
Les premiers habitants de la Corse ont su tirer parti et aménager les abris que leur offrait la nature. Progressivement transformés, les plus grands ont été utilisés jusqu'il y a peu, comme cet oriu, dont le mur est de construction moderne.



Vue aérienne du site de Filitosa.

Sur la butte de "Turrichju" s'élèvent les principaux monuments de l'âge du bronze et les ruines d'une enceinte : les populations exploitent le potentiel défensif du chaos rocheux.

Statue-menhir Filitosa IX.

Lorsqu'elles cessent d'être objets de culte ou de respect, les statues-menhirs deviennent matériau de construction : de nombreux fragments ont fait l'objet d'un remploi lors des remaniements du parement externe de la torra centrale de Filitosa.



Richesses archéologiques

La basse et moyenne vallée du Taravo présente une densité exceptionnelle d'habitats préhistoriques et de monuments mégalithiques, dont plusieurs sont d'un grand intérêt. Elle est ainsi étroitement associée à l'histoire des recherches archéologiques qui se sont tardivement développées en Corse. Les premiers monuments - un dolmen, des menhirs - ayant fait l'objet d'une description détaillée, en 1810, en sont issus. Mais c'est la découverte, en 1956, du premier grand ensemble préhistorique, à Filitosa, qui sert de point de départ aux grandes campagnes de fouilles qui ont révélé l'immense richesse archéologique et fait avancer notre connaissance de la Préhistoire de la Corse.

UNE CONCENTRATION IMPORTANTE D'HABITATS PRÉHISTORIQUES

Les recherches ont jusqu'à présent permis d'établir une présence de l'homme dans la vallée du Taravo depuis le Néolithique ancien (VI^e millénaire av. J.-C.). Le relief, la présence de dépôts sédimentaires fertiles sur le pourtour du fleuve et d'étangs d'eau douce sur le littoral, constituent un ensemble d'éléments favorables au développement des activités agricoles et pastorales dans la basse et moyenne vallée. Caractéristique du Néolithique, ce développement s'accompagne d'une sédentarisation progressive des populations, qui vont former de petites communautés vivant en hameaux.

Ceci explique sans doute la forte concentration d'habitats préhistoriques qu'on y trouve, à partir de laquelle on a pu déterminer différentes phases du peuplement

insulaire, depuis le Néolithique ancien jusqu'à l'âge du bronze (II^e millénaire av. J.-C.). Néanmoins, si de nombreux sites ont pu être identifiés lors de fouilles archéologiques, peu d'entre eux conservent des vestiges assez visibles et accessibles pour être visitables.

LE SITE D'I CALANCHI-SAPAR'ALTA

Le site d'I Calanchi-Sapar'Alta, propriété privée sur la commune de Sollacaro, en est l'illustration. Classé monument historique et retenu parmi les « trente sites archéologiques les plus significatifs de France », il n'offre plus à voir que des cavités (*taffonu*, *sapara* ou *oriu* selon la taille) ayant servi d'abris, pour certaines depuis le Néolithique moyen (IV^e millénaire av. J.-C.). Les fouilles opérées sur le site ont néanmoins révélé la base de structures d'habitation de plan rectangulaire, dont certaines pouvaient atteindre environ

100 m². Correspondant au début de la phase d'occupation principale, au Chalcolithique (début du III^e millénaire av. J.-C.) elles constituent « les vestiges des plus anciennes maisons découvertes sur l'île » (J. Cesari, *Corse des origines*, p. 90).

Le mobilier céramique et lithique retrouvé, correspondant aux rites funéraires des populations à cette période, a permis d'établir qu'au cours de cette phase d'occupation, les *taffoni* de plus petites dimensions ont été réutilisés en sépultures.

L'existence d'un artisanat textile est attestée, quant à elle, par la présence de fusaïoles qui servent de volant au fuseau lors de sa rotation.

Ainsi, bien que ne pouvant plus faire l'objet d'une « visite », ce site nous a apporté un témoignage remarquable sur l'implantation des communautés humaines dans l'île à cette période, et sur la place prépondérante qu'y prennent les cultures et l'élevage.



Une question de méthode : la stratigraphie

Les chaos granitiques offrent, grâce à un phénomène d'érosion, des abris naturels qui ont pu être utilisés comme habitat, temporaire ou permanent, jusqu'à l'époque contemporaine. Comment, dans ce cas, distinguer les différentes étapes de leur utilisation ? Si l'archéologue peut s'appuyer sur des objets retrouvés, sur d'éventuels fragments d'ossements ou de céramique, sur des restes d'ustensiles ou d'armes, ou sur d'autres éléments dégagés lors des fouilles, c'est la possibilité de situer ces éléments dans un contexte archéologique précis qui pourra apporter les renseignements les plus significatifs sur leur position chronologique. En géologie, la stratigraphie permet d'analyser la superposition des différentes strates constituées dans le sol au cours du temps. En règle générale, les couches les plus profondes sont plus anciennes que celles qui les recouvrent. Il s'agit alors de couches en place, et dans ce cas, l'ensemble des documents recueillis est homogène. Mais en archéologie, on a souvent affaire à des couches bouleversées par la présence humaine, à des strates plutôt combinées que superposées : il peut y avoir des inversions lorsque le sédiment a été creusé en profondeur, lors de mises en culture par exemple, des éléments de couches A ou B peuvent se retrouver mélangés à des éléments d'une couche C. On parle alors de couches remaniées. Pour établir la position des différentes strates les unes par rapport aux autres, on aura alors recours à une méthode de fouilles par unités stratigraphiques (ex : un foyer, un aménagement pour le stockage ou l'artisanat), tenant davantage compte des éventuels bouleversements ayant pu être produits. On comprendra donc aussi pourquoi la collecte d'objets lors de fouilles « sauvages » peut constituer une perte irrémédiable pour la connaissance.



gabarit débordant progressivement vers le centre et enveloppées dans une terre argileuse (ce qui correspond à la technique dite du faux encorbellement). Cette pièce centrale est flanquée de petites loges qui, elles, pouvaient être recouvertes d'un plafond de dalles. La *torra* de Foce présente le diamètre le plus grand (18 m) ; elle est aussi la mieux conservée et la plus facilement accessible. L'entrée se fait par un couloir, duquel partent deux branches s'enfonçant dans l'épaisseur du mur. Celle de gauche est une rampe qui permettait d'accéder à un étage. On peut alors imaginer un édifice de type tronconique, visible depuis les alentours et offrant une large vue sur ceux-ci, et comparable à certains *nuraghe* sardes. Cette comparaison permet aujourd'hui d'opérer un rapprochement fonctionnel entre ces différents types d'édifices. Ces constructions fortifiées permettaient tout à la fois à une communauté de contrôler le territoire qu'elle exploitait et de mettre à l'abri d'éventuels rivaux les richesses produites, même si toute signification religieuse associée n'est pas à exclure.

LES TORRE DE FOCE ET DE BALESTRA

Les monuments en forme de tour de Foce (Argiusta-Moriccio) et de Balestra (Moca Croce) ont fait partie des premières campagnes d'investigation initiées par l'archéologue Roger Grosjean dans les années cinquante. Implantés au sommet de petites éminences (477 m et 502 m), ils dominent des terrains aux bonnes potentialités

agro-pastorales et des voies naturelles de communication. Tous deux sont représentatifs de la « culture des *torre* » qui se met en place au cours de l'âge du bronze pour culminer au Bronze moyen (vers 1500 av. J.-C.).

Ce sont des édifices de plan circulaire comprenant une chambre principale qui devait être voûtée en coupole, par l'accumulation de pierres de petit



Torre de Foce, pièce centrale (*cella*).

LE MÉGALITHISME

Le mégalithisme n'est pas un stade d'évolution, mais un phénomène culturel universel qui, en Corse, débute au Néolithique moyen pour s'achever dans le courant de l'âge du bronze.

Ce phénomène s'exprime par la construction de sépultures, coffres (*bancali*) et dolmens (*tole* ou *stazzone*), et par l'érection de monolithes isolés ou en alignement, les menhirs et les statues-menhirs. Ces lieux de culte, où les hommes peuvent célébrer la mémoire de leurs ancêtres, viennent témoigner de l'ancrage des communautés sur un terroir déterminé, de l'existence d'un certain nombre de croyances religieuses, bien que nous n'en ayons pas le contenu, et de l'organisation d'une société qui se hiérarchise, car elles semblent impliquer la coordination d'un travail de groupe et présenter l'émergence d'une classe de guerriers.

Quelques noms - le dolmen dit *Tola di u turmentu* à Serra di Ferro en est l'exemple - témoignent encore de la volonté, apparue avec la christianisation, de désacraliser ces lieux en les rendant source d'effroi.

LE DOLMEN DE SETTIVA

Situé au sommet d'une butte entre Petreto-Bicchisano et Casalabriva, le dolmen de Settiva présente l'intérêt d'être dans un bon état de conservation, ce qui permet d'en appréhender les caractéristiques. Il appartient à la catégorie des dolmens engagés dans le sol (d'autres structures pouvant être complètement hors



Settiva, dolmen et menhir associé.

sol) : la chambre funéraire est formée par de grandes dalles verticales semi-enterrées et couverte par une dalle de grandes dimensions. L'ensemble présente au moins deux traits originaux : d'une part, le plan de l'ensemble des grosses pierres, qui délimitent le tumulus dans lequel la chambre était inscrite, ne décrit pas un cercle complet ; d'autre part, la chambre est précédée d'un petit vestibule lui-même cloisonné par des dalles. Il était associé à au moins deux menhirs, dont l'un a été redressé, et peut-être à un alignement plus vaste.

Les fouilles, conduites par Roger Grosjean en 1970, ont livré deux niveaux archéologiques. Dans le premier, des fragments osseux attestent d'une réutilisation de la tombe au Moyen Âge, et on a retrouvé dans le second les restes d'une vingtaine de tasses à une seule anse attribuées au Bronze ancien.

LA STATUE-MENHIR « U CANTONU »

À la sortie du village de Pila Canale se dresse une statue-menhir restaurée, « *U Cantonu* », présentant une silhouette humaine, et associée à un menhir plus petit (en Corse, menhirs et statues-menhirs sont généralement regroupés en alignements, et le plus souvent en lien avec une tombe, ou tout au moins situés sur un axe de passage).

Même si les attributs humains qui y sont gravés - yeux, bouche, colonne vertébrale et omoplates - tendent à disparaître, *U Cantonu* n'en reste pas moins un exemple du caractère particulier pris par le mégalithisme insulaire, qui couvre une période allant du Néolithique final jusqu'à la fin de l'âge du bronze. En effet, les menhirs corses sont rarement de simples blocs dressés, mais des pierres sélectionnées, plus ou moins régularisées et mises en forme, jusqu'à apparaître comme les premiers exemples d'un art de la statuaire dont Filitosa nous offre un témoignage saisissant.



U Cantonu, à Pila Canale.

UN SITE EXCEPTIONNEL : FILITOSA

Il convient en premier lieu de rappeler à quel point le site de Filitosa, sur la commune de Sollacaro, est un site remarquable, tant du point de vue esthétique qu'historique, classé monument historique dès 1967, et inscrit sur la liste des cent « sites historiques d'intérêts communs aux pays de la Méditerranée ». Riche de très belles statues-menhirs et des vestiges de plusieurs monuments, il est mis en valeur par un dépôt-musée qui présente une partie du matériel archéologique recueilli sur le site, et par un parcours de visite ponctué de bornes audio. Les explications qu'elles délivrent s'appuient sur les théories développées par Roger Grosjean, dont les travaux ont révélé l'intérêt scientifique du site, et peuvent être considérés à l'origine du dynamisme de l'archéologie en Corse. Aujourd'hui remises en cause, ces théories illustrent la difficulté d'une démarche scientifique qui, souvent, ne peut s'appuyer que sur des données



Statue-menhir Filitosa VI.



Le monument central avec les fragments de menhirs retrouvés dans la muraille.

lacunaires. Quelle était la finalité de ces monuments ? Comment expliquer la destination et le emploi des statues-menhirs, dont la signification est également à déterminer ?

À Filitosa, un certain nombre d'entre elles sont armées. Ainsi, au souci de réalisme exprimé par le dégagement des éléments du visage et des épaules, s'ajoutent épées ou poignards, parfois suspendus à un baudrier, une coiffe bombée qu'on peut interpréter comme un casque, et dans le dos, des traits marquant la colonne vertébrale, les omoplates en relief et les côtes en creux, ce qui peut aussi être interprété comme la représentation d'une cuirasse.

De manière sommaire, on peut dire que Roger Grosjean vit dans cette évolution tardive du mégalithisme insulaire l'expression d'un conflit opposant les populations autochtones de culture mégalithique à des envahisseurs venus

de la mer et apportant avec eux la métallurgie. Les statues-menhirs armées seraient des représentations de chefs ennemis tués au combat, par lesquelles les « Mégalithiques » auraient cherché à s'approprier symboliquement la force de leurs adversaires.



Près d'un quart des statues-menhirs de Corse ont été trouvées sur le site de Filitosa, dont elles tirent leur nom.

Statue-menhir Filitosa V.



Statue-menhir Scalsa-Murta.

Trouvée près de la tour génoise de Micalona, elle illustre les panneaux consacrés à la "théorie des Shardanes".

De même, parce qu'il faisait prévaloir une interprétation des *torre* comme « monuments cultuels », associés à des rites funéraires venant supplanter ceux des populations mégalithiques, Grosjean tendait à privilégier l'idée qu'elles ne pouvaient qu'être l'œuvre d'envahisseurs victorieux imposant leur propre culture. En s'emparant de Filitosa, les « Torrèens » auraient détruit ces statues contraires à leurs croyances et à leurs rites, et les auraient utilisées pour la construction de leurs propres temples, les *torre*.

D'après Grosjean, il pourrait s'agir des Shardanes, un « peuple de la mer » mentionné par les Égyptiens et dont on trouve une représentation sur les bas-reliefs du temple de Medinet-Habou. Si, en effet, l'armement de ces

guerriers évoque celui des statues de Filitosa : casques arrondis à cornes, larges épées portées sur la poitrine, etc., cette identification pose cependant des problèmes de chronologie.

D'une manière générale, bien qu'en raison de son caractère romanesque, cette théorie ait conservé un certain pouvoir de séduction, l'état actuel des recherches tend à la contredire. On a en effet découvert dans des monuments en forme de tour des éléments de production de la panoplie guerrière représentée sur les statues-menhirs (en particulier un moule de poignard) qui plaident en faveur d'une continuité de culture plutôt que d'une rupture provoquée par le conflit entre deux ethnies étrangères, « Torrèens » et « Mégalithiques ». D'autre part, la destination culturelle de ces monuments est loin d'être avérée : constructions massives symbolisant l'emprise d'une communauté sur un territoire, elles semblent plutôt



Moule de poignard dit de "Terra Bella Castiglione" (musée départemental de Préhistoire corse de Sartène).

destinées à en assurer le contrôle et à constituer un refuge sûr pour les hommes et les biens en cas d'attaque. Enfin, en raison des réaménagements et des restructurations subies par ces monuments, rien ne prouve que la destruction des statues-menhirs et leur emploi dans le parement de la tour centrale corresponde au moment de sa construction.

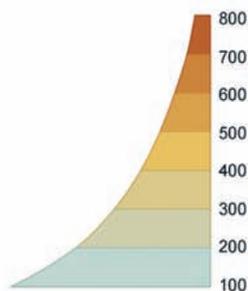
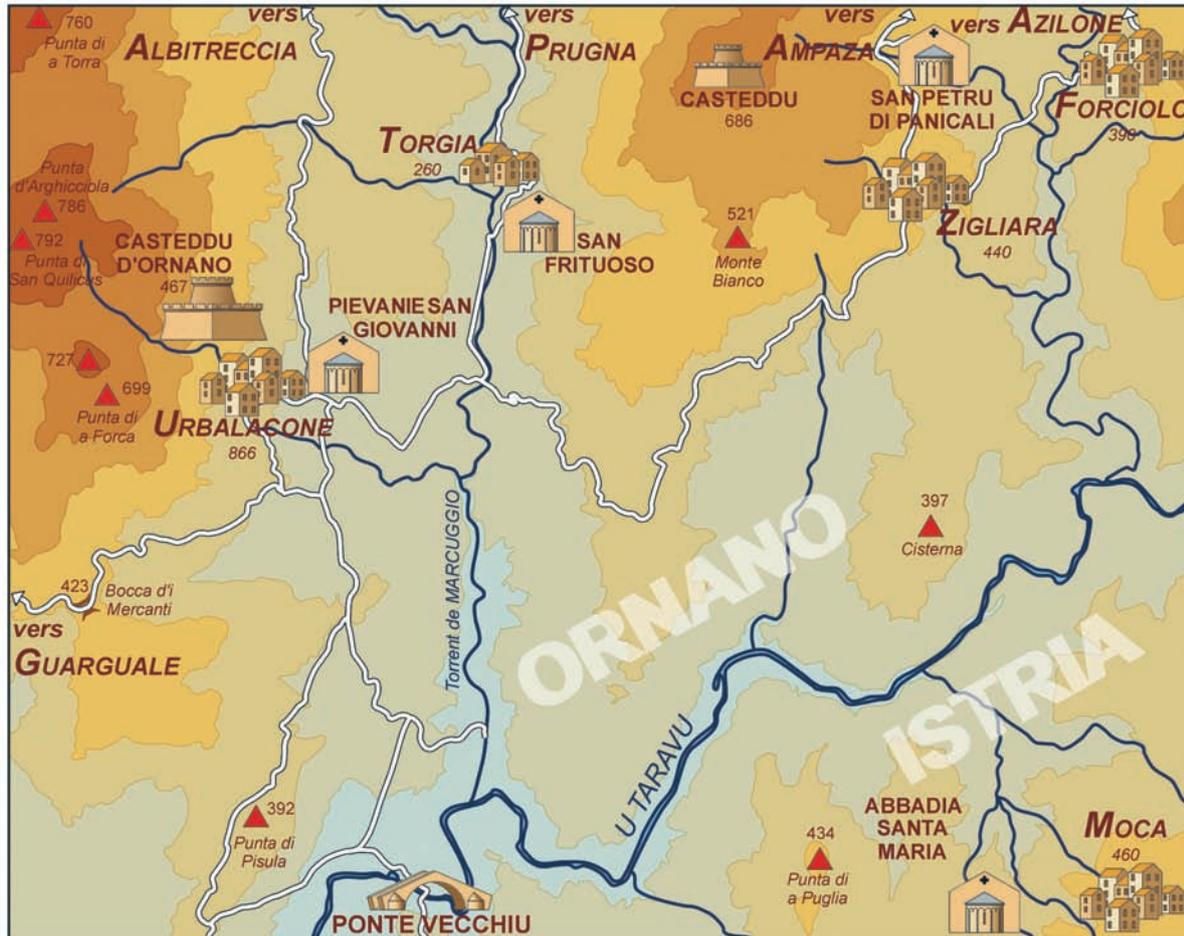
Bien des éléments nous manquent donc pour percer tous les mystères de Filitosa, mais peut-être est-ce là ce qui fait aussi un des charmes de ce lieu unique.



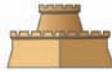
Statues-menhirs Filitosa II, Tappa I, Filitosa I.
Provenant de divers endroits, aux environs du site, leur alignement n'est pas originel.

LE CŒUR D'UN TERROIR MÉDIÉVAL : LE CHÂTEAU ET LA PIÉVANIE D'ORNANO

Construit à flanc de colline, au-dessus d'Urbalacone, autour d'un chaos rocheux, le château d'Ornano surveille une partie des villages de la piève mais contrôle surtout les voies de passage, depuis la plaine et la seigneurie rivale d'Istria, vers la haute vallée du Taravo et le col de Saint-Georges. Des fortifications secondaires complétaient le dispositif. Les tours comme celle de Torgia sont de fondation moderne (xvi^e siècle) ; on ignore si elles reprennent des édifices plus anciens. La piève se situe en contrebas du château, sur un site plus accueillant où l'on a retrouvé des traces d'occupation antique.



Villages et hameaux



Château (*casteddu* médiéval)



Église ou chapelle



Pont génois

Les édifices fortifiés

On peut encore voir de nombreux édifices fortifiés dans le Taravo, qu'il s'agisse des torri et casi forti de village, ou bien des tours littorales. Tous témoignent d'une préoccupation qui s'impose, tant aux familles seigneuriales - qui s'affirment à partir du XIII^e siècle - qu'aux Génois : celle de pouvoir faire face aux attaques et de contrôler le territoire.

LE CHÂTEAU, UN INSTRUMENT DE CONTRÔLE DE L'ESPACE ET DES HOMMES

Placée, à la fin du XI^e siècle, sous l'autorité de Pise, cité de marchands, la Corse connaît une période d'accroissement des échanges et de développement des activités agricoles et pastorales. Les premiers bénéficiaires en sont les grands propriétaires terriens insulaires, qui entreprennent alors d'étendre leurs possessions et de s'accaparer des droits sur les hommes au détriment de seigneurs voisins.

Cette « mutation féodale », qui divise l'île en une trentaine de seigneuries, voit progressivement émerger dans le sud de la Corse un groupe de cinq familles désignées sous le nom générique de *Cinarchesi*. La vallée du Taravo fut le territoire partagé de trois d'entre elles : les Istria dans la basse vallée, les Ornano au centre et les Bozzi dans la haute vallée. Ces familles sont documentées depuis le XIII^e siècle. En tant que seigneurs feudataires, ils disposaient du droit de justice sur les populations de leurs seigneuries et pouvaient y lever l'impôt. Ils constituaient des clans regroupant parents, vassaux et

Cinarchesi

Terme désignant, à partir du XV^e siècle, les cinq familles de seigneurs corses qui dominent la noblesse du sud de l'île : les della Rocca, les Istria, les Ornano, les Bozzi et les Leca. Elles revendiquent comme ancêtre commun Cincarca, fils du légendaire Ugo Colonna. Bien que parents, les Cinarchesi sont le plus souvent rivaux, chacun cherchant à soumettre les autres à son autorité. Officiellement vassaux de la Commune de Gênes, les Cinarchesi sont maîtres dans leurs seigneuries et défendent jalousement cette indépendance. Le maintien de cette structure seigneuriale explique le terme de « Terra dei signori » appliqué au sud, par opposition au nord, qui a adopté un système communal sous l'autorité directe de Gênes (Terra del Comune). À la fin du XV^e siècle, l'Office de Saint-Georges, soucieux d'imposer son autorité à l'ensemble de l'île, soumet ou détruit ces seigneuries lors des « guerres cinarchesi ». À partir du XVI^e, les Cinarchesi restent des familles influentes mais ne constituent plus un pouvoir indépendant.

clients qui assuraient leur influence et leur puissance militaire.

Le château, *u casteddu*, leur devient un outil indispensable pour symboliser leur pouvoir et dominer leur territoire. C'est dans cette forteresse que réside le plus souvent le seigneur, entouré de sa famille et de ses serviteurs. Il y reçoit ses invités et y emmagasine les produits de ses terres ou encore les redevances payées par les paysans, généralement en nature. Ainsi un réseau de places fortes se met-il en place à l'intérieur d'un vaste

territoire dont les limites varient au gré des guerres, des alliances et des trahisons. Le *casteddu* d'Istria se trouvait sur une pointe dominant Sollacaro, celui d'Ornano sur un éperon rocheux à l'entrée d'Urbalacone, quant au *casteddu* de Bozzi, il surplombait le village de Guitera. À ces châteaux principaux, cœur de la seigneurie, s'ajoutaient des fortifications secondaires, fortins ou simples tours, surveillant les cols et les vallées, comme les châteaux de Locari et d'Urhjavari pour l'entrée de la vallée du Panicali.

1100

PISE

1200

Bataille de
Mélوريا 1284

1300

GÈNES

1400

Office de
St-Georges 1453

1500

Premiers raids
"turcs" 1510

1600

Feux de la
St Laurent 1615

1700

Révoltes populaires 1357-1358

Sampiero 1498-1567

FÉODALITÉ et CASTEDDI

TOURS



Le site du *casteddu* d'Ornano au-dessus d'Urbalacone.

Autour du chaos rocheux, on ne retrouve plus que quelques vestiges de la citerne (1).

Des murs, il ne reste rien, sinon de rares blocs taillés (quadri) (2).

Ces édifices concentrent sur des surfaces exiguës les éléments défensifs fondamentaux : tour, citerne et remparts percés de meurtrières. Mais c'est surtout le relief naturel qui fait la force de ces *casteddi* : des pitons rocheux élevés et très escarpés. Les hauteurs naturelles, bordées par des à-pics vertigineux, constituent en effet des éléments défensifs de première importance qui dispensent du creusement d'un fossé ou de la construction de structures complexes. D'une manière générale, la *rocca*, c'est-à-dire la partie seigneuriale proprement dite, est installée sur la partie la plus élevée du site. Elle est constituée d'un petit donjon (de 5 à 20 m² environ) de plan quadrangulaire et de deux ou trois pièces qui prennent place entre les blocs rocheux.

La citerne, qui peut parfois contenir jusqu'à trente m³ d'eau, est un élément essentiel qui permet de survivre en cas de siège prolongé. Dans certains cas, une petite

chapelle peut venir compléter cet ensemble. Tous ces bâtiments sont défendus par un mur d'enceinte ou par des simples remparts adossés au flanc de l'éperon.

Entre la fin du xv^e et le début du xvi^e siècle, l'Office de Saint-Georges décide de soumettre à son autorité les seigneurs insulaires, par la négociation ou la guerre. Si ces places fortes permettent de se défendre ou de lancer des attaques-éclair, elles ne permettront pas aux chefs de guerre de résister très longtemps face à l'avancée des troupes génoises, souvent nombreuses, bien armées, et surtout pourvues de machines de siège. Elles sont métho-

diquement détruites avant le début du xvi^e siècle et il n'en reste aujourd'hui que de modestes vestiges.

TORRI ET CASI FORTI

Privés de leurs châteaux, les seigneurs s'installent dans les villages, accompagnant ainsi le processus de réorganisation de la structure piévane et de son habitat en hameaux dispersés, au profit de gros villages groupés tels qu'ils existent aujourd'hui. Ils y construisent des maisons qui allient à la fois des signes extérieurs de notabilité et des éléments défensifs. Parents et clients construisent leurs résidences autour du noyau central, constituant ainsi des quartiers familiaux cohérents et parfois antagonistes au sein du même village. D'après le gouverneur génois, l'île compte plus de cent cinquante maisons fortes en 1553. Gênes adopte, face à cette prolifération de



Petreto-Bicchisano.

La torra suttana domine l'ancien accès au village Bicchisano, surveillant le chemin de transhumance qui traversait le fief d'Istria.

fortifications privées, un comportement pragmatique mais paradoxal. Elle multiplie les textes de loi interdisant ce type de constructions qui sont une atteinte à l'autorité de l'État, mais concède avec parcimonie à ses *benemeriti* le droit de fortifier leurs maisons, officiellement pour se protéger des incursions des « Turcs ». De fait, la construction d'une *casa forta* dans un village constitue un double avertissement pour la communauté villageoise : elle montre la puissance militaire et le niveau de notabilité d'une famille mais signale aussi que cette famille est protégée par l'État qui tolère ce contre-pouvoir local.

LES TOURS D'ISTRIA À SOLLACARO

La *torra* est une construction dont l'architecture est en parfaite adéquation avec sa fonction : la défense. C'est la verticalité qui est privilégiée : le bâtiment, de plan carré, s'élève sur trois ou quatre niveaux. Il peut être pourvu d'une panoplie assez développée de systèmes défensifs passifs ou actifs : meurtrières, *piumbatoghju* (bretèche), hourds ou porte surélevée.

Le « quartier des tours » à Sollacaro, constitue un bel exemple de cette implantation villageoise des seigneurs. Les tours, datées de la fin du XVI^e siècle, sont installées à l'extrémité d'un éperon rocheux, sur un site défensif dominant la vallée et initialement séparé des autres parties du village. Les portes, à l'origine surélevées par rapport au sol pour en compliquer l'accès, ont fait l'objet d'un soin particulier. Elles sont surmontées

d'un linteau, sculpté aux armes des Istria, qui rappelle le nom du fondateur (Ercole d'Istria pour l'une, Federico pour l'autre) et la date de construction (1567 et 1571). Point faible du dispositif défensif, la porte est protégée par une bretèche (*piumbatoghju*) qui permet d'envoyer des projectiles sur les assaillants qui tenteraient de forcer l'entrée.

Les maisons fortes peuvent être aussi dotées de meurtrières (*archere*) creusées dans le mur, adaptées au tir d'arbalète et plus tard d'arquebuse, souvent discrètement camouflées dans



Sollacaro, 1719. Dessin de Vinzoni Matteo, Archivio di Stato di Genova. Les tours se détachent du reste du bâti.

l'appareil mural ou imitant des trous de boulines. Absentes ou disparues à Sollacaro, ces meurtrières se retrouvent dans la tour de Torgia ou dans celle de Moca-Croce.



Les tours d'Istria à Sollacaro.

Celle de Federico, à gauche, conserve une bretèche. Elle a été moins remaniée que celle d'Ercole, dont les murs sont enduits.

Le blason des seigneurs d'Istria

Les armes des seigneurs d'Istria figurent souvent sur les linteaux de leurs maisons ou sur des objets offerts aux églises et couvents de leur seigneurie. On y retrouve le château et la balance, fréquents dans les armoiries des Cinarchesi, qui symbolisent les deux attributs de la puissance et

de l'indépendance du pouvoir seigneurial : la force militaire (le château) et le droit de rendre justice (la balance). Le château aux deux tours qui figure sur le blason est peut-être une représentation d'un château cher aux seigneurs, celui d'Istria, ou celui de Cinarca ?



Par leur position dominante et l'accumulation de signes de prestiges et d'éléments défensifs, les tours de Sollacaro reprennent, à l'échelle villageoise, le principe castral du « voir et être vu » et imposent dans l'espace la domination d'une famille, d'autant qu'elles sont entourées de bâtiments annexes (des écuries, un moulin à huile, la chapelle San Larenzu) qui en font le cœur d'un quartier familial. Cette structure n'est pas sans rappeler, à une plus modeste échelle, celle que l'on retrouve dans un cadre urbain à Gênes, où les familles se regroupent en quartiers (*contrate*) centrés sur une petite place où se tiennent palais, tours urbaines et église du clan, symboles de sa puissance. La présence dans de nombreux villages du Taravo de ces quartiers dénommés « *torra* » montrent l'impact de ces familles nobles sur le bâti villageois, à plus ou moins grande échelle, selon l'importance de la famille.

LA TOUR DE FRASSO

Le site de Frasso (commune de Grosseto-Prugna) est un exemple rare d'habitat villageois docu-

menté jusqu'au XVI^e siècle. Le village apparaît à la fin du XI^e siècle, comme appartenant au comte Polverello. Il reste des traces de la tour médiévale mais la tour qui est encore en élévation est de fondation moderne (fin du XV^e ou XVI^e siècle).

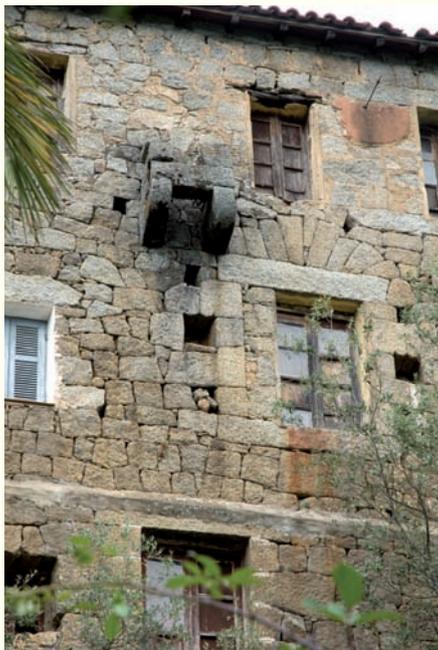
Les murs de cette dernière, s'appuyant sur le chaos rocheux de manière impressionnante, n'ont pas subi de remaniements et donnent l'aperçu d'une maison

forte classique. L'appareil est irrégulier mais les moellons sont très ajustés. Le soin apporté aux chaînages d'angles explique que les murs soient encore debout. Ceux-ci comportent très peu d'ouvertures. La porte est surélevée - on ne pouvait y accéder qu'au moyen d'une échelle amovible - et défendue par une bretèche. La seule large fenêtre est protégée par l'à-pic des rochers.

À côté de la tour médiévale s'élevait l'église San Lussorio (et non San Quilico, comme elle est souvent mentionnée), dont l'appareil mural est proche de celui de la tour, mais qui a été reconstruite au XVII^e siècle, puis probablement réutilisée comme bâtiment agricole. Le village se trouvait entre la tour médiévale et la tour moderne, et on y repère encore les vestiges d'un four et de nombreuses maisons basses. L'ensemble constitue un patrimoine archéologique de première importance qu'il convient de préserver et d'exploiter.



Tour de Frasso..



Maison Giacometti à Prugna.

Soumis aux attaques des « Turcs », le village de Frasso a été abandonné à la fin du XVI^e siècle, malgré la construction de *casi forti*, puis partiellement réoccupé début XVII^e siècle, comme le montre la reconstruction de l'église. Son cas n'est pas isolé.

LES CASI FORTI DE A PRUGNA

C'est en effet dans ce contexte dominé par les attaques menées par les « Turcs », dont les chroniqueurs ne manquent pas de faire état, que sont construites la plupart des *casi forti* de Prugna. Ainsi la *torra* qui s'élève sur un rocher, *a casa Giacometti*, porte-t-elle cette inscription gravée dans le cartouche d'une pierre d'angle : 1579 IHS PMZ pour Paolo Maria di Zizoli, indique Lucette Poncin. « Zizoli ayant été pris par les Barbaresques en septembre 1560, Paolo Maria se replia alors sur A Prugna » (Guide du Taravo, p.57).

Le « Palazzu de Sampiero », ou « maison de Vannina »

Sampiero Corso (vers 1498-1567) est issu d'une famille de petits notables de Bastelica. Comme ses oncles, tous deux capitaines, il choisit le métier des armes et quitte la Corse pour Florence où il sert les Médicis. En 1536, il rencontre le cardinal du Bellay et, soutenu par Catherine de Médicis, passe au service du roi de France, François I^{er}. Gagnant sa réputation de grand capitaine sur les champs de bataille européens, il épouse en 1545 Vannina d'Ornano, intégrant ainsi une famille seigneuriale. Il réside fréquemment dans la maison forte de Vico d'Ornano (Sainte-Marie-Siché), au cœur de la seigneurie de son beau-père, Francesco d'Ornano. Cette maison dite « de Sampiero » est dotée, à l'origine, de nombreux éléments défensifs (pont-levis, tourelles, meurtrières) caractéristiques des résidences villageoises des seigneurs. En 1547, Gênes s'allie à l'Espagne contre la France. Chassé de Corse, Sampiero devient l'ennemi des Génois, tant par fidélité à son roi que par dépit personnel. La « guerre des français » s'achève en 1559 par la restitution de la Corse à Gênes, conformément aux conventions du traité de Cateau-Cambrésis. Les Génois imposent alors que la maison forte de Vico d'Ornano soit désarmée, pour marquer la disgrâce de Sampiero.



La maison a été remaniée, mais elle possède encore sa bretèche à mâchicoulis qui protège l'entrée. Les niches et l'arc de décharge qui encadrent la fenêtre *maestra* (aujourd'hui rétrécie) ouverte sur la vallée, viennent également souligner la notabilité de la demeure. Ces éléments, complétés par les trous de boulin et le cadran solaire, forment un ensemble encore élégant.

Un peu plus bas dans le hameau, trois autres maisons peuvent être considérées comme des *casi forti* : l'une, datée de 1580, porte encore une bretèche ; dominant le ravin, une autre est datée de 1575 (inscription peu lisible). À côté de cette dernière s'élève la maison forte qui pourrait être la plus ancienne, car elle présente une porte avec des linteaux sur corbeaux.

LES TOURS GENOISES

Au ^{xv}^e siècle, le danger majeur est constitué par les attaques et les incursions des pirates barbaresques, le plus souvent venus d'Alger ou de Tunis. Pour y répondre, Gênes hésite entre la construction d'une flotte garde-côte et la construction de tours vigies. Elle choisit finalement la deuxième solution, moins coûteuse, mais limitée à une logique défensive.

La construction des tours protégeant les *piaghi* des communautés du Taravo a fait l'objet d'un programme cohérent ordonné par la République de Gênes et financé par la ville d'Ajaccio, en association avec les populations et seigneurs de la région dite « des trois pièves » (Ornano, Cauro, Taravo/Istria). Elle s'étend de 1580 à 1598 et vise un triple objectif : verrouiller le golfe d'Ajaccio où les flottes turques agissaient impunément, malgré la présence de la citadelle et de la tour de Capitello ; sécuriser les plaines côtières, que la République veut mettre en valeur ; protéger l'entrée des vallées, qui permettent aux « Turcs » de remonter jusqu'aux villages du Taravo. Leur rôle est aussi économique, puisqu'elles permettent de percevoir des droits d'ancrage, d'encaisser des droits de douane et d'empêcher la contrebande.

Il est prévu de construire six tours entre les golfes du Valinco et d'Ajaccio : Porto-Pollo, la Capanella (Cupabia), Capo Nero, Capo di Muro, Capo di Coti (la Castagna) et l'Isolella qui ferait la jonction avec Capitello et Aspretto, déjà construites.

La construction est financée par une augmentation de la taxe sur le sel. Il faut une vingtaine d'années pour achever toutes les tours, les dernières édifiées étant celles de Capo Nero et de Capo di Muro en 1597-98, dont la construction a trainé en longueur du fait de l'éloignement de la ville et de la difficulté de protéger et d'approvisionner le chantier.

LA TOUR DE CAPO DI MURO

Facilement accessible, la tour de Capo di Muro (Coti-Chiavari) est également bien documentée. Elle a été construite en 1597-98 sous le contrôle du maître d'œuvre génois, Britio Tramallo de Porto-Venere, sur le site d'un ancien « poste à feu » qui servait déjà de point de surveillance.



La tour de Capo di Muro.

Quatre d'entre elles - Capo Nero, Capo di Muro, Capitello et Isolella - bénéficient aujourd'hui d'une inscription au titre des monuments historiques.

Récemment restaurée et ouverte à la visite, elle est de plan classique. Les murs sont en moellons de granite assemblés à la chaux et étaient à l'origine recouverts par

un enduit blanc. L'entrée est située en hauteur, au-dessus du cordon qui court sur toute la circonférence de la tour. L'accès se fait par un escalier reconstruit en 1999. Dans la construction d'origine, il était en bois et amovible. La pièce principale d'habitation, voûtée et pavée, dispose d'une cheminée et d'un four, éléments rares dans les maisons corses du XVI^e siècle.

Une trappe permet d'accéder à la citerne située au niveau inférieur. On peut encore voir à mi-hauteur les trous pour les solives, indiquant la présence d'un plancher intermédiaire. Un escalier, en partie creusé dans l'épaisseur du mur, protégé par une *guardiola*, donne accès à la terrasse qui dispose d'une galerie de mâchicoulis permettant de tirer sur des assaillants se trouvant au pied de la tour.

LA TOUR DE CAPITELLO

Une autre tour remarquable est celle de Capitello (commune de Grosseto-Prugna). D'une circonférence de 42 mètres pour 11 mètres de hauteur, elle est l'une des plus grosses tours de Corse, avec celle de Campomoro. Construite en 1552, peut-être sous le contrôle de l'architecte génois Geronimo da Levanto, dit *Il Levantino*, elle s'intègre dans le premier dispositif de défense de la jeune cité d'Ajaccio, avec la tour des Sanguinaires, construite dans les mêmes années.

Sa taille et son système original de créneaux-mâchicoulis lui assurent une capacité de tir supérieure à celle des autres tours. De fait, elle n'a pas été conçue comme une simple vigie, mais comme une défense avancée



Tour de Capitello.

devant interdire tout débarquement à l'embouchure du Prunelli, ouvrant sur la riche plaine de Campo dell'Oro. Elle pouvait aussi servir de point d'appui aux cheveu-légers cantonnés à Ajaccio, qui constituaient une petite troupe d'élite capable d'intervenir rapidement contre les razzias.

Les tours littorales permettent une meilleure protection des côtes, mais la vigilance des *torregiani* n'est pas infaillible et le réseau de fortifications montre rapidement ses limites : en 1598, les « Turcs » attaquent Calvese où ils raflent 53 personnes et échouent de peu devant Sollacaro.

En 1619, l'Ajaccien Aurelio Istria Sorba se lamente : la région d'Ajaccio est alors tellement dangereuse qu'elle paraît « plutôt une partie de l'Afrique qu'une partie de la Corse. »

La pression de la piraterie barbaresque devenant moins forte à partir du XVII^e siècle, la plupart des tours, privées de leur usage, vont être peu à peu abandonnées. Leur reprise, après la Révolution, par les autorités militaires françaises, ou en 1857 par le Service des Ponts et Chaussées, ne remédiera pas à leur désaffectation progressive.

Capitello conserva cependant son intérêt stratégique jusqu'au XX^e siècle puisqu'elle fut intégrée dans la série des « fortins Maginot » construits dans les années 1930 pour prévenir une attaque des troupes de Mussolini contre la Corse.

Si la casemate qui se trouvait sur la terrasse a été détruite lors de la restauration de 1998, les pas de tirs de canons antiaériens situés au pied de la tour sont toujours visibles.



Couvent St François, Petreto-Bicchisano



Clocher, Zigliara



San Petru di Panicali

Les édifices religieux

Le Taravo ne porte plus que quelques traces des édifices - églises piévanes, chapelles reprenant le style roman, ou couvents - autour desquels s'organisait la vie religieuse au Moyen Âge. Peu ont en effet résisté au déplacement du centre de cette vie religieuse vers la paroisse, ou aux troubles qui ont, à de multiples reprises, agité la vallée.

LES ÉGLISES ROMANES

À la fin du ^x^e siècle, les Pisans entreprennent de réorganiser les structures religieuses de l'île, qui vont perdurer pendant toute la période médiévale. Les cinq évêchés antiques (Ajaccio, Aléria, Nebbio, Mariana, Sagone, auxquels s'ajoute Accia au ^{xii}^e siècle) sont reconstitués et, à l'intérieur de ces diocèses, la circonscription religieuse de base est la piève, dont les limites sont celles d'un terroir habité. Chaque piève dispose d'une église, appelée aussi piève ou piévanie, qui est la seule où l'on peut pratiquer les baptêmes.

À l'époque, le Taravo compte quatre pièves : Talavo, dans la haute vallée, et son église piévane San Giovanni Battista de Guitera, Ornano, sur la rive droite du Taravo avec la piévanie San Giovanni Battista d'Urbalacone, Cruscaglia, sur la rive gauche du Taravo, dont l'église piévane, elle aussi sous le vocable de San Giovanni Battista, se trouvait près de Petreto-Bicchisano, et Valle, dans la basse vallée, dont la piévanie semble avoir été déplacée au cours du Moyen Âge. Au ^{xvi}^e siècle, la piévanie de Valle est San Giovanni

Battista de Casalabriva, mais il existe, sur la commune de Sollacaro, un lieu dit « *pieve vecchia* » jouxtant le toponyme « Santa Lucia » où se trouvent des ruines évoquant une église et laissant supposer l'existence d'une autre piévanie, voire d'une autre piève dont il ne subsiste aucune autre trace. D'autres inconnues existent dans l'étude du découpage religieux du Taravo médiéval. À la fin du ^{xix}^e siècle, M^{sr} de la Foata, évêque d'Ajaccio originaire d'Azilone, supposait que l'église San Petru di Panicali (commune de Forciolo) avait pu être « l'église mère » (c'est-à-dire la piévanie) des villages de Forciolo, Zigliara, Ampaza et Azilone. Mais aucune source connue n'atteste de l'existence de cette piève.

L'église piévane est souvent construite au centre géographique de la piève, en pleine campagne : sans être rattachée à un village ou un hameau, elle est cependant l'église commune à tous les habitants du terroir qui s'y réunissent pour des événements importants, religieux ou laïcs. D'autres édifices plus modestes sont construits, en relation avec un

habitat, un château, un ermitage, ou pour marquer, le long des chemins, les limites du territoire de la piève (chapelles de confins). Le vocable de l'église piévane rappelle sa fonction baptismale, et sa taille correspond à la nécessité de recevoir les croyants venus de toute la piève.

Il n'existe malheureusement plus de bâtiments piévans conservés en leur état initial dans le Taravo. Les piévanes de Valle, Cruscaglia et Talavo sont ruinées, celle d'Ornano est encore ouverte au culte mais elle a été remaniée à l'époque moderne. Si ses murs sont, pour l'essentiel, d'origine, les fenêtres ont été agrandies, l'abside rebâtie et il ne subsiste aucune trace de décor sculpté. Seules deux chapelles (non piévanes), ruinées mais encore debout, ont conservé des restes de leur structure médiévale : San Petru du Panicali, qui a fait l'objet d'une fouille récente et Santa Maria d'Ornano (actuellement chapelle Santa Lucia) à Sainte-Marie-Siché, largement remaniée à l'époque moderne, qui conserve quelques éléments de son décor original mais menace maintenant ruine.

1000

1100

Cathédrale de
Pise 1116

1200

Mort de St François
d'Assise 1226

1300

1400

1500

Concile de Trente
1545-1563

1600

STYLE ROMAN

BAROQUE



Église San Giovanni Battista, au-dessous d'Urbalacone.

L'église piévane a été remaniée mais est toujours entourée de son cimetière.

TROIS EXEMPLES D'ÉDIFICES ROMANS

L'absence d'une église romane conservée en élévation dans le Taravo nous oblige à croiser les caractéristiques de trois édifices pour disposer des clés de lecture de ce type d'architecture.

La plupart des églises romanes corses ont été construites entre le XII^e et le XIII^e siècle sur le modèle des édifices pisans, même si en Corse, du fait des moyens limités des communautés rurales, les églises ne peuvent prétendre au faste de leurs modèles. Leur taille, la qualité des pierres taillées, le nombre et la finesse des décors sculptés sont autant de signes de la richesse de la piève, ce qui rajoute au caractère symbolique de ces monuments. Ainsi, l'église du Panicali peut être datée du XII^e siècle et a été rénovée au XVI^e, comme en témoigne une inscription. Le style de San Giovanni d'Urbalacone la situe aussi au

XII^e siècle, celle de Santa Maria est peut-être plus ancienne.

Les dimensions générales d'une pièvane nous sont données par San Giovanni d'Urbalacone. L'église a été en partie reconstruite au XIX^e siècle, dans une optique utilitaire plus que dans le respect de l'architecture médiévale. Toutefois un dessin et des descriptions, antérieurs à la rénovation, permettent d'en connaître l'aspect primitif.

Il s'agit d'un édifice à nef unique, terminé par une abside semi-circulaire. L'abside actuelle est plus vaste que celle d'origine. Les dimensions modestes peuvent surprendre pour une piève dont la population est estimée à 500 feux (environ 1500 habitants) au XVI^e siècle, mais la pièvane n'est pas destinée à accueillir à couvert tous les croyants réunis.

Les murs extérieurs sont constitués de *quadri* (pierres taillées) dont l'alternance rythme les façades.

Partiellement masqué par un jointage moderne, cet appareil mural se retrouve dans son aspect originel à San Petru di Panicali et à Sainte-Marie-Siché, sur le mur nord-est. Les chaînages d'angle sont toujours particulièrement soignés, car considérés comme un signe de qualité de l'édifice.

La porte principale de San Giovanni est surmontée d'un arc de décharge en plein-cintre et disposait à l'origine d'un linteau taillé dans un seul bloc de granite qui constituait la base de l'arc.

Le soin apporté aux angles et à la porte, l'utilisation de linteaux souvent soutenus par des corbeaux, la présence d'arcs de décharge au-dessus des portes ou des fenêtres, se retrouve dans l'architecture civile insulaire de la fin du XV^e et jusqu'au XVII^e siècle. Elle permet de distinguer les maisons de notables bâties par des maîtres-maçons.

La fenêtre voutée située au-dessus de la porte de l'église avait, avant la rénovation de l'édifice, une forme de croix. Dans l'édifice originel, les façades latérales étaient percées de fenêtres en forme de meurtrières (bien qu'elles n'aient aucun rôle défensif) qui ont été agrandies au XIX^e siècle, de même que la fenêtre cruciforme, pour mieux éclairer l'intérieur de l'église.

S'il ne subsiste aucun élément de décor sculpté dans l'église d'Urbalacone, ils sont encore bien présents à Santa Maria et San Petru.

L'église Santa Maria d'Ornano a été considérablement transformée depuis le Moyen Âge. Toutefois, la façade latérale nord conserve une corniche constituée d'arcatures reposant sur des modillons d'aplomb. Ces modillons sont



Façade latérale de l'église Santa Maria.
1 : arcature ; 2 : modillon ; 3 : emplacement de bacini.

sculptés de motifs décoratifs parmi lesquels on distingue une tête humaine grimaçante. Une petite



cavité sculptée sous la corniche laisse supposer que la façade était aussi décorée de *bacini*, des petits bols de céramique vernissée insérés dans ces emplacements creux. Des traces de fenêtres en forme de meurtrières sont encore visibles.

L'église San Petru di Panicali est en partie effondrée mais conserve son abside, en cul-de-four, avec un bel arc en plein-cintre en élévation. Elle permet de se faire une idée des absides disparues de San Giovanni et Santa Maria. Elle est percée de trois étroites ouvertures surmontées chacune d'une archivolte ; le toit est recouvert de petites dalles de granite (*teghji*). L'abside est également décorée d'une arcature sur modillons au décor particulièrement soigné. Sous une cordelière, portée par des anneaux, qui court le long de la corniche, on distingue des figures géométriques (losange, croix), des têtes d'animaux (bovidé, béliet),

une tête ornée d'un bandeau et une façade à trois portes. Ces sculptures peuvent avoir une signification symbolique ou être de simples éléments décoratifs laissés à la fantaisie du sculpteur. L'analyse symbolique étant hasardeuse, on peut simplement observer que les sculpteurs ont représenté des symboles chrétiens et des animaux utilitaires, essentiels à la vie d'une communauté rurale. Orientée à l'est, l'abside est dominée par le reste d'un mur orné d'une arcature, qui disposait aussi d'une ouverture cruciforme maintenant disparue.

Les documents attestent de la présence de petits campaniles à deux cloches pour les églises de Santa Maria et San Petru (le clocher qui orne actuellement l'église Santa Maria date de l'époque moderne). Les campaniles monumentaux comme celui de Carbini sont rares, car coûteux à construire. La plupart du temps, les cloches devaient être attachées à un arbre ou à une structure en bois proche de l'église constituant un « clocher rustique. »

Il ne reste rien du décor intérieur de ces églises, ni du mobilier. Alors que M^{gr} Mascardi, évêque de Mariana, lors d'une visite pastorale en 1587, précisait que l'abside d'Urbalacone était décorée de « peintures antiques ».

Vestiges de l'église San Petru di Panicali.

L'abside en cul-de-four présente un bel arc en plein-cintre.



Détail de l'abside de l'église San Petru di Panicali.

L'archivolte de l'ouverture est l'œuvre d'un tailleur de pierre expérimenté.

La toiture de ces édifices pouvait être faite, selon les disponibilités de la région de construction, de tuiles d'argile, de bardeaux (*scandule*), de plaques d'ardoise ou de *teghji*, comme à San Petru. Toutes ces églises étaient entourées de cimetières qui témoignent de la tradition d'enterrer les morts en terre consacrée. Celui d'Urbalacone a été utilisé jusqu'au xx^e siècle.



LES COUVENTS

À ces églises destinées à la piété privée ou à la pastorale, s'ajoutent les couvents (*abbadie*) dont l'aspect est mal connu pour le Moyen Âge. Dans ces couvents, l'église est entourée de bâtiments, souvent très modestes, destinés à la vie quotidienne des moines.

La vallée du Taravo en comptait plusieurs : l'*abbadia* Santa Maria Assunta de Moca-Croce, dite « *abbadia di Cruscaglia* » qui appartenait aux bénédictins du couvent San Benigno de Gênes et disposait de deux dépendances : l'*abbadia* Santa Maria « di Taravo » dans la piève de Valle (actuelle commune d'Olmeto) et celle de San Leonardo « di Talavo » à Zicavo. À Sainte-Marie-Siché se trouvait le couvent franciscain d'Ornano, construit au XIV^e mais ruiné au XIX^e siècle, dont il ne reste que les arases. Plusieurs éléments de décor de style baroque ont été transférés dans les autres églises du village (maître-autel et bénitier à la chapelle Santa Lucia, pierre tombale des Ornano et bénitier



Oratoire de l'*abbadia* Santa Maria Assunta à Moca-Croce.



Intérieur du couvent San Francesco d'Istria à Petreto-Bicchisano.

À l'étage se trouvaient les cellules des moines.

dans l'actuelle église paroissiale). Ces *abbadie* médiévales, pour la plupart ruinées ou disparues, n'ont pas fait l'objet de fouilles et sont très mal connues. La mieux conservée est celle de Moca-Croce mais il est difficile de distinguer les bâtiments médiévaux des constructions plus récentes. À ces couvents s'ajoutent deux fondations franciscaines datant des XVI^e et XVII^e siècles : le couvent de Petreto-Bicchisano, fondé en 1591 par les seigneurs d'Istria, et celui de Zicavo, datant de 1628, ruiné à la fin du XIX^e siècle, dont il ne subsiste qu'une aile.

LE COUVENT SAN FRANCESCO D'ISTRIA

Fondé en 1591, San Francesco d'Istria est le dernier couvent conservé de la vallée du Taravo. Sa construction a été voulue par les

seigneurs d'Istria, imitant ainsi les della Rocca à Sainte-Lucie-de-Tallano et les Leca à Vico. Œuvre de piété, le couvent, situé sur les chemins de transhumance, servait aussi de relais pour les hommes et les troupeaux. Son plan initial en U se retrouve dans les autres monastères franciscains de l'île. Le bâtiment ouest abritait les cellules des moines, une fenêtre à appui mouluré distinguant la cellule du prieur ; l'aile sud était celle des communs ; l'aile est, détruite, était celle de la chapelle, qui servait de sépulture aux seigneurs d'Istria et disposait d'une *arca* (fosse commune). L'église conventuelle s'ornait d'un riche mobilier que l'on retrouve dans les églises du village, comme le maître-autel en marbre polychrome et les statues de saints franciscains à Saint Nicolas ou la chaire du chœur de l'église de l'Annonciation.

Le couvent surnommé au XVIII^e siècle « *casa dei professori* » avait aussi vocation à former les novices, assurant ainsi une meilleure alphabétisation des populations locales. Sa taille et sa situation dans le village carrefour de Petreto expliquent que le couvent accueillit des *consulte* lors des révolutions de Corse et servit à caserner les troupes. Devenu gendarmerie, puis bâtiment agricole au XIX^e siècle, il est aujourd'hui une résidence privée.

LES ÉGLISES MODERNES

Entre le XIV^e et le XVI^e siècle, l'église piévane, dont la localisation dépendait des anciens hameaux, se retrouve isolée et peu à peu délaissée. C'est désormais la paroisse, centrée sur les villages, qui devient la circonscription religieuse de base. Les couvents suivent la même évolution. Alors que les *abbadie* médiévales privilégiaient les lieux retirés, les couvents modernes s'installent au plus près des villages où ils



Église inachevée de Zigliara.

exercent leur prédication. Toutefois, la structure administrative religieuse fonctionnant par accumulation et non par élimination, les desservants des paroisses ont longtemps conservé des rites ou des titres qui les rattachaient à l'ancienne piévanie. Ainsi dans le Talavo, le centre piévan de Guitera s'est effacé au profit du village de Zicavo, plus dynamique. Le prêtre desservant de Zicavo a donc récupéré le titre de piévan. De même, le curé d'Olmeto, porta jusqu'au XVIII^e siècle le titre d'*abbate*, par référence à « *l'abbadia di Taravo* ». Les populations continuent souvent de pratiquer le baptême dans l'ancienne église piévane et d'y enterrer leurs morts. Les églises paroissiales, qui n'étaient au Moyen Âge que de modestes chapelles liées à un hameau, sont progressivement reconstruites entre le XVI^e et le XVIII^e siècle sur des modèles baroques et

agrandies pour accueillir la population du village. Quant aux bâtiments médiévaux, ils sont soit détruits, soit intégrés dans le nouvel édifice.

Une dernière vague de construction a lieu au XIX^e siècle, à l'apogée démographique et économique des communautés rurales. Des églises sont construites dans le style néo-baroque, comme l'église inachevée de Zigliara, ou néo-roman comme à Sainte-Marie-Siché et Petreto-Bicchisano.

Les chapelles médiévales, devenues « églises champêtres », dont le souvenir reste vif jusqu'au XVIII^e siècle, connaissent alors des fortunes diverses. Elles peuvent être restaurées et rester en fonction comme San Salvatore d'Ampaza ou San Giovanni d'Urbalacone, disparaître dans le maquis, comme la piévanie de Guitera, servir de carrière de pierres, comme le couvent de Sainte-Marie-Siché ou de bâtiment agricole comme San Petru di Panicali avant sa restauration.



Fronton de l'église de Sollacaro.



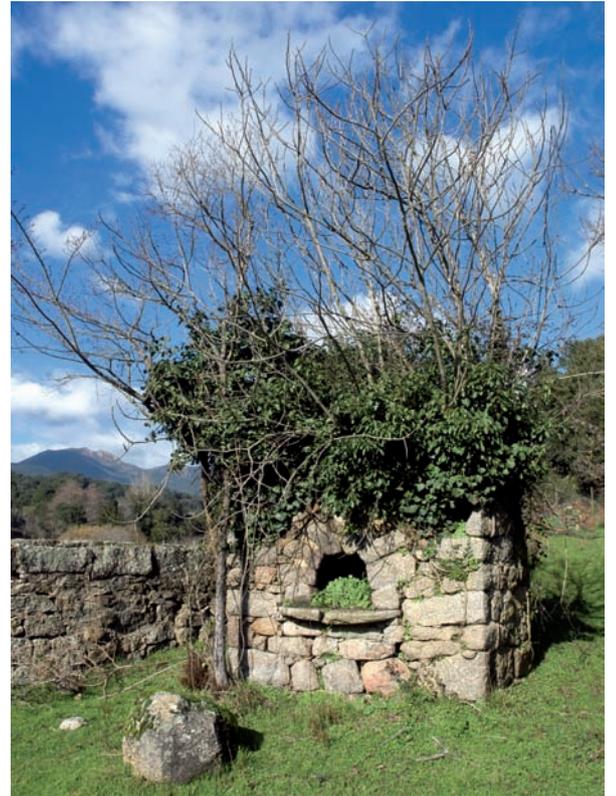
Vue de Zicavo.

Situé en fond de vallée, au cœur d'un cirque montagneux, Zicavo fut pendant longtemps la plus forte agglomération du Sud. Autrefois entouré de cultures et de vergers, le village, produit de la vie paysanne, s'adosse typiquement aux côteaux et s'étale sur plusieurs croupes en suivant les courbes de niveau.



Forciolo, la "rue". Quartier U Poghju Supranu.

En parcourant les villages, on peut constater l'évolution des modèles architecturaux. Ici, les maisons de notables commencées au XVI^e siècle et surélevées au XVIII^e jouxent un Casonu de la seconde moitié du XIX^e siècle.



Four à pain, à proximité de l'ancien moulin sous le hameau de Torgia.

Les fours sont toujours un des éléments symboliques de l'économie domestique du Taravo.

Le patrimoine rural

Les villages du Taravo sont riches de nombreux exemples d'une architecture que l'on peut appeler « vernaculaire ». Du xv^e siècle jusqu'au début du xix^e siècle, le bâti des villages est le fruit de modes de construction partagés par l'ensemble d'une communauté.

Il présente de ce fait une unité et une cohérence exprimant un environnement, des contraintes et une histoire spécifiques.

UNE ARCHITECTURE VERNACULAIRE DOMESTIQUE

Pour emblématiques et riches d'histoire que soient les tours du littoral, elles expriment de façon moins fondamentale la culture des communautés du sud de l'île que ne le font les simples maisons villageoises de la même époque. Celles-ci sont le produit d'une société rurale qui pratique une agriculture de subsistance, et de communautés devant se protéger des menaces dont l'île est l'objet. L'unité du bâti se traduit en premier lieu par l'emploi, de la modeste bergerie à l'imposante maison de notable, du granite comme matériau de construction, et par une même simplicité dans les formes : rectangulaire, avec une toiture dont les pans légèrement inclinés débordent à peine des murs.

Jusqu'au xv^e siècle, l'habitat rural corse est plutôt constitué de hameaux regroupant des maisons basses sur un espace ouvert et assez dispersé, parfois à proximité du littoral. C'est donc essentiellement à partir du xv^e siècle, et

surtout au xvi^e siècle, avec le démantèlement des *casteddi* et la pression de la piraterie barbaresque, que les habitations, par souci de sécurité, vont se concentrer sur les zones de moyenne montagne et se regrouper sur des crêtes, souvent par quartiers. Au début du xvii^e siècle, les ensembles les plus importants se trouvent dans le Haut Taravo, à Zicavo et, dans une moindre mesure, à Ciamanacce, où les exemples de bâti ancien sont donc nombreux.

Pourtant fréquentées depuis la Préhistoire, les zones du littoral, les *piaghji*, ne seront plus occupées



Bergerie sur le plateau du Coscione.

Certaines bergeries rénovées peuvent servir aujourd'hui de refuge.

que par les habitations saisonnières des familles descendant d'Ornano et de Talavo pour l'hivernage des troupeaux, les semailles d'automne ou les moissons du début de l'été. Ce n'est qu'au cours du xix^e siècle, sous l'effet du retour de la sécurité et du surpeuplement des villages de l'intérieur, que des familles s'y installent définitivement. Apparaissent alors de nouvelles communes comme Pietrosella ou Serra-di-Ferro.

DES TÉMOINS DES ACTIVITÉS ANCIENNES.

En montagne, les bergeries se trouvent là où les ressources sont disponibles pour l'estive, notamment à proximité du plateau du Coscione. Édifices de petites dimensions, elles ne comportent bien souvent qu'une unique pièce consacrée au logement du berger ; les murs sont en granite, élevés avec des pierres de ramassage. Dans certains cas vont s'y adjoindre paillers (*i pagliaghji*), mûrissoirs à fromage (*i casgili*) ou enclos, parfois même un four. La plupart du temps, les fours à pain

1500

Sac de Sartene
1583

1600

GÈNES

1700

Traité de Versailles
1768
P. Paoli G^{nl} de la Nation
1755-1769

1800

1900

SECOND III^e RÉPUBLIQUE
EMPIRE 1870-1940
1852-1870

2000

sont séparés des habitations et à usage collectif, communs aux différentes branches d'une famille. Seules les familles les plus aisées ou les habitations isolées disposent d'un four qui leur est propre, dans une dépendance de l'habitation ou à proximité immédiate.



Four à Giovicacce.

Outre la cuisson du pain, ils peuvent servir à terminer le séchage des châtaignes, qui donne à la farine tout son arôme.

Fleurissant au cours du XIX^e siècle, les moulins rappellent l'importance passée des oliveraies et châtaigneraies dans l'économie de la région. Dans la plupart des cas, les moulins utilisant l'énergie hydraulique possèdent une roue horizontale. Ils seront peu à peu abandonnés au cours du siècle suivant.

Du fait de cette économie rurale, un même schéma fonctionnel organise la structure des maisons jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle. Ainsi, on trouve généralement un étage de soubassement à usage d'exploitation : abri pour les animaux, réserve, emplacement pour une meule ou



Moulin sur la commune d'Ubalacone.

A proximité du hameau de Torgia, c'est un des rares exemples corses de grands moulins consacré à la fois aux céréales, aux châtaignes et aux olives, ce qui implique trois types de meules. Sa roue verticale à augets a aujourd'hui disparu, mais il possède encore son canal d'amenée. On trouve un autre exemple de ce type à Ultichetu, en contrebas de Casalabriva.

un pressoir. Cet étage ne communique pas avec le rez-de-chaussée surélevé de l'habitation proprement dite, auquel on accède soit par un escalier extérieur auquel s'ajoute parfois un perron (*u scalonu*), soit de plain-pied grâce au dénivelé du terrain. À l'étage situé sous les combles se trouve la pièce commune et un foyer sans cheminée (*u fuconu*).

Réalisées par les membres de la famille, du village ou par des ouvriers qualifiés, elles témoignent d'un savoir-faire issu de la reproduction des modèles environnants et de techniques anciennes. L'appareil des murs est irrégulier mais démontre un certain art de l'assemblage : les pierres sont de dimensions variées et partiellement retaillées ; elles ne sont pas vraiment jointives et sont parfois calées avec des éclats de petite taille (*i scaddi*). Les pierres de plus grandes dimensions

ou les plus élaborées sont réservées aux linteaux, aux encadrements des fenêtres ou aux chaînages d'angle. Les charpentes ne soutiennent qu'une couverture assez légère.



Maison à Sant'Amanza, Pietrosella.

Datée de la première moitié du XIX^e siècle, elle correspond au modèle de la maison paysanne.

Le pénitencier agricole de Coti-Chiavari (1855 - 1906)



La poudrière.

L'idée d'associer, au service du progrès économique, la répression pénale au fonctionnement d'une exploitation, est à l'origine de l'ouverture de trois pénitenciers agricoles en Corse. Cette expérience avait vocation à être étendue à l'ensemble du territoire français en cas de réussite. Elle rentrait, en outre, dans le cadre des projets que Napoléon III souhaitait mettre en œuvre pour le développement agricole de l'île et devait permettre : l'assèchement des marais et l'éradication du paludisme ; le défrichement des terres incultes ; la modernisation de l'agriculture et de l'élevage, le tout à l'aide d'une main d'œuvre de plusieurs milliers d'hommes affectés à cette tâche, et financé par des fonds du ministère de l'intérieur.

Le pénitencier de Coti-Chiavari, créé en janvier 1855, accueille ainsi une population d'origine rurale et plutôt jeune, de 200 détenus au début, et jusqu'à 700 dès 1856, recrutés pour leur bonne condition physique ou leur savoir-faire. Contre rémunération d'environ 1/10^e du salaire pratiqué, ils transforment et cultivent un domaine de 2 200 hectares étendu sur les communes de Coti, de Frasseto et de Quasquara. En dépit du climat de semi-liberté, la discipline est très sévère sur ces condamnés à 15 ou 20 ans de fers. Par ailleurs, le déplacement durant l'été dans le village de Coti et à Laticapso n'a pas empêché les fièvres paludéennes de causer une grande mortalité. Finalement, en raison du manque de rentabilité, le pénitencier est supprimé le 1^{er} juillet 1906 ; les détenus sont alors envoyés au bagne de Cayenne.

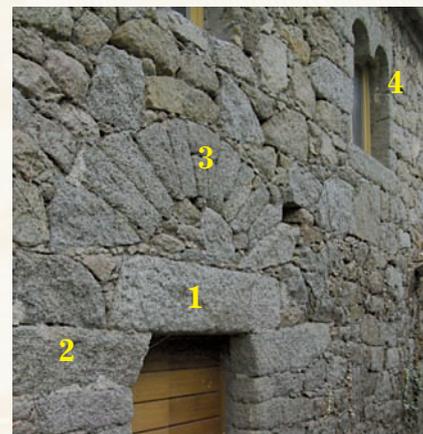
LA MAISON : ÉLÉMENT DE DISTINCTION SOCIALE

Les plus anciennes maisons encore en élévation dans le Taravo sont datables du xv^e siècle, époque à laquelle des familles de notables se font bâtir des demeures au cœur des hameaux. C'est sans doute parce qu'elles étaient un moyen pour leurs propriétaires d'affirmer leur statut social que ces maisons ont pu être conservées, en dépit des remaniements qu'elles ont eu à subir. Elles se différencient en effet des autres habitations par la qualité de leur structure et par les raffinements spécifiques dont elles font l'objet. La qualité des appareils muraux et des chaînages d'angle, le soin apporté aux portes et fenêtres, en sont les principaux éléments de reconnaissance. De façon paradoxale, ces éléments

ostentatoires se trouvent parfois sur la façade tournée vers la vallée et non vers la rue, c'est-à-dire la moins visible pour un visiteur contemporain. Cela s'explique par le fait que les rues et routes des villages actuels datent pour l'essentiel du xix^e siècle et ne correspondent pas à l'organisation médiévale. Les constructeurs ont placé les éléments décoratifs sur la façade qui était alors la plus visible depuis l'extérieur du hameau vers lequel on se rendait. Des éléments de décor appréciés à l'époque médiévale, parfois inspirés de l'architecture religieuse, vont désigner une maison construite au xv^e ou au xvi^e siècle (photo ci-contre) : massifs linteaux (1) sur corbeaux (2), parfois rehaussés d'un arc de décharge (3) ; baie géminée ornée d'une colonnette qui, aujourd'hui, a le plus souvent disparu (4) ; présence d'une fenêtre

étroite surmontée d'une archivolt (copie ou remploi d'un élément de décor des églises romanes).

La fin du xvi^e siècle se caractérise par un appareil plus soigné : pas de lits horizontaux, mais des pierres taillées pour être jointives et assemblées sans être calées par de petits éclats (cf photo p.28).



Maison à Prugna.



Maison à Zicavo.

Datée de 1609, elle a été modifiée au XVIII^e siècle : les anciennes fenêtres (pierres d'allège) ont fait place à une fenêtre centrale avec appui mouluré.

Les ouvertures se font plus larges et les éléments servant à consolider les murs peuvent aussi devenir des éléments de décor, comme les pierres d'allège sous les appuis de fenêtres. La fenêtre principale peut être encadrée de niches pouvant recevoir de petites statues. *Torri* et *casi forti* peuvent combiner ces signes de notabilité avec des éléments défensifs qui ont aussi une vocation symbolique, le droit à fortification n'étant accordé qu'avec parcimonie par Gênes à ses *benemeriti* (cf photo p.15).

Au XVII^e et XVIII^e siècles, l'architecture des maisons de notables se pacifie et s'enrichit de nouveaux éléments de décor : les façades présentent une plus grande symétrie ; les ouvertures, moins larges mais plus hautes, sont encadrées par des appuis moulurés, ou des *branchetti*.

Le village de Forciolo, où étaient installés les seigneurs de Bozzi avec leurs vassaux et clients, offre un bel exemple de ces évolutions

Nobles et notables

Les communautés villageoises du sud de la Corse se caractérisent par la présence d'une notabilité, au mode de vie commun mais aux origines différentes. Le terme noble désigne les familles qui « vivent noblement » depuis plusieurs générations, ne travaillant pas les terres dont elles sont propriétaires et privilégiant le métier des armes. On distingue les signori (seigneurs) qui disposent de droits féodaux sur leurs terres (lever l'impôt, armer ses vassaux, rendre la justice), comme les Bozzi, et les gentilhuomini (gentilhommes) qui sont des nobles sans seigneuries, comme les Ciamanacce. A partir du XV^e siècle, les guerres cinarchesi, puis les guerres de Sampiero, favorisent l'émergence d'une nouvelle classe de notables d'origine populaire, les capizzoni. Ceux, nobles ou non, qui ont servi fidèlement Gênes reçoivent, en récompense, une benemeranza. Influents par leur richesse foncière et leur clientèle, les notables occupent aussi des charges publiques locales. La suppression progressive des droits féodaux par Gênes efface les différences initiales entre nobles et notables, liés par leur mode de vie et des alliances matrimoniales. Même si les vieilles familles nobles, i sgìo (signori) conservent un prestige particulier, les termes principali, capizzoni, capi, désignent indifféremment ces notables ruraux.

architecturales. Dans le quartier *U Poghju Supranu*, sur la base de maisons du XV^e ou du XVI^e siècle dont subsistent les portes à corbeaux, se sont construites, aux XVII^e et XVIII^e siècles, de hautes demeures accumulant les signes de notabilité. L'étage le plus soigné, véritable étage d'apparat (*piano nobile*) est le second : sa présence constitue une marque d'aisance. Il dispose d'une fenêtre *maestra*



Maison à Forciolo, fenêtre *maestra*.

placée en milieu de façade, au-dessus de la porte et bénéficiant de toutes les attentions.

U Palazzu dispose encore d'une porte haute défendue par une bretèche sur sa façade la plus ancienne. La tour a été agrandie et transformée au XVIII^e siècle par Paolo Battista Forciolo, donnant lieu au nouvel ordonnancement de la façade ouest (qui donnait anciennement sur un jardin). Les stucs qui encadrent les trois fenêtres du second étage, avec appuis moulurés et pierres d'allège, indiquent l'étage d'apparat. Un cartouche, sous la fenêtre *maestra*, porte la date de la réfection de la demeure : 1727.

Des gargouilles d'évier (*acquali*), sculptées en forme de tête, viennent témoigner des aménagements d'hygiène et de confort dont bénéficie la maison.





Forciolo, façade remaniée du Palazzu.

Grosseto.

La disposition à flanc de côté des maisons des quartiers anciens se distingue de l'alignement des demeures du XIX^e siècle le long de la voie qui fut impériale avant d'être nationale.



L'économie agro-pastorale, qui avait structuré l'habitat de la région, commencera à décliner à la fin du XIX^e siècle pour laisser la place à d'autres éléments de structuration du territoire marquant ainsi la fin de cette architecture vernaculaire. Avec le Second Empire et surtout la III^e République, de nouvelles routes sont tracées, de nouveaux édifices

publics sont construits – fontaine au cœur du village, mairie, école, gendarmerie –, qui modifient profondément la structure des villages. De nouvelles demeures sont édifiées, *casoni* ou *palazzi*, maisons « bourgeoises » qui transposent des modèles urbains, voire « chalets », résidences secondaires d'inspiration continentale.



Les ponts dits « génois »

Point fort du patrimoine architectural insulaire, leur silhouette en dos d'âne, leur arche surélevée en berceau, l'étroitesse de leur chaussée dallée ou pavée de galets, la faible hauteur de leur parapet, sont autant de caractéristiques qui appartiennent au paysage depuis des siècles. Réalisés pendant la domination génoise, ils répondent à un souci d'aménagement du territoire par l'Office de Saint-Georges, qui tente une relance des échanges commerciaux et une mise en valeur agricole de l'île.

Trois de ces ponts enjambent encore le Taravo : d'amont en aval, le Ponti di a Trinità entre Corrano et Olivese, le Ponti Vecchju à proximité du pont d'Abra, et le pont de Calzola. Souvent s'y rattachent de petits oratoires ou chapelles, comme celle qui a donné son nom au pont de la Trinité. Ce dernier partageait avec le pont de



Calzola un schéma de construction similaire, remarqué par P. Mérimée dans ses Notes d'un voyage en Corse : « Au lieu de traverser perpendiculairement les cours d'eau, ces ponts les coupent obliquement, et leurs abords sont eux-mêmes obliques par rapport à l'axe des arches. Leur plan figurerait un Z. » Même détériorés, on peut encore constater la qualité de construction de leur arche qui nécessitait, comme le rappelle A.-M. Graziani, « la réalisation de grands cintres de bois que l'on appuie sur les piles et sur lesquels on fabrique une voûte de briques ou de pierres jointes. »

Plusieurs ponts n'ont plus au niveau de leur arche que cette unique rangée de blocs appareillés grâce à laquelle on peut encore franchir la rivière.

GLOSSAIRE

Abside : pièce saillante du corps du bâtiment auquel elle se rattache, et qui présente son propre volume. En Corse, les absides romanes sont généralement voûtées en cul-de-four (en forme de quart de sphère).

Arc de décharge : il permet l'allègement de la pression imposée au linteau, en la répartissant sur un arc, souvent formé de claveaux, qui la repousse sur les côtés.

Arcature : suite de petites baies libres couvertes d'un arc. Lorsque celles-ci sont adossées à un mur plein, comme dans les édifices romans de Corse, on parle « d'arcature aveugle ».

Archère : meurtrière, ou baie ouverte dans un mur pour le tir à couvert, dont les fentes s'évasent souvent aux extrémités.

Archivolte : corps de moulures qui couronne la partie courbe d'une porte ou d'une fenêtre. Désigne aussi une pierre creusée en arc au-dessus d'une ouverture.

Appareil : type de taille et d'agencement de pierres ou de briques dans la construction d'un mur ou d'un élément de mur.

Bretèche : logette rectangulaire en surplomb, souvent au-dessus d'une ouverture, et abritant un mâchicoulis pour permettre le tir fichant (vertical, vers le sol).

Campanile : terme emprunté à l'italien pour désigner une tour-clocher isolée.

Casteddu ou castellu : terme générique désignant en Corse une fortification depuis la préhistoire jusqu'au Moyen Âge.

Chaînage d'angle : système d'appareillage des pierres à l'angle d'un mur pour éviter sa dislocation.

Claveau : pierre taillée en forme de coin, dont l'assemblage permet la constitution d'un arc ou d'une voûte.

Coffre : petit tombeau mégalithique ouvert sur le dessus.

Corbeau : pierre en saillie vers l'intérieur servant de point d'appui pour le linteau.

Cordon : moulure ou corps de moulures horizontal, sans autre fonction que décorative. Il peut marquer, par exemple, la délimitation entre les deux niveaux d'une tour génoise.

Corniche : ornement en saillie, formé de moulures en surplomb les unes sur les autres. Dans les églises romanes de Corse, elle est souvent supportée par une arcature aveugle reposant elle-même sur des modillons.

Dolmen : « pierre allongée », posée sur des blocs verticaux. Tombeau collectif ouvert sur le devant.

Fenêtre maestra : fenêtre « maîtresse », c'est-à-dire large et belle ouverture située à l'étage noble dans les maisons anciennes.

Feu : unité familiale (en Corse : 3,5 à 5 personnes en moyenne) servant de base à la collecte de l'impôt.

Linteau : bloc de pierre, pièce de bois ou de métal, couvrant une baie et recevant la charge des parties situées au-dessus pour la reporter sur les deux points d'appui.

Mâchicoulis (piumbatoghju) : élément de défense en encorbellement, reposant, dans les *torri* et *casi forti*, sur des consoles, et présentant une ouverture pour faire tomber des projectiles sur les assaillants à la base du mur.

Menhir : « pierre dressée », isolée ou en alignement.

Modillon : petit support, parfois,

placé sous une corniche, ou à la retombée d'une arcature, à vocation décorative.

Nuraghe : construction en forme de tronc de cône que l'on trouve principalement en Sardaigne. Ce genre de construction cyclopéenne fait son apparition à l'âge du bronze moyen vers 1660 - 1550 av. J.-C.

Office de Saint-Georges : institution financière à laquelle la République de Gênes délégua la gestion de la Corse de 1453 à 1562.

Pierre d'allège : pierre quadrangulaire située sous l'appui d'une fenêtre (en particulier d'une fenêtre *maestra*).

Piève : circonscription administrative et religieuse, instaurée avec la domination pisane, qui subdivise un diocèse. Sur le plan religieux, elle est remplacée par la paroisse ; sur le plan administratif, elle l'est par le canton, en 1790. Par extension, désigne l'église principale du territoire, qui possède l'exclusivité de la fonction baptismale.

Plein-cintre : courbure en demi-cercle.

Statue-menhir : menhir façonné pour représenter au moins une silhouette humaine et ses attributs anatomiques.

Teghji : pierres plates débitées en plaques de faible épaisseur et utilisées pour la couverture de beaucoup de toitures dans la Corse granitique. C'est un équivalent des lauzes qui, elles, sont en schiste.

Trou de boulin : trou laissé dans la maçonnerie après la dépose des boulines (pièces de bois fixées dans la maçonnerie pour la construction d'un échafaudage).

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- BOUDON (D.), *Le pénitencier de Coti-Chiavari*, La Marge, 1989.
- CESARI (J.), *Corse des origines*, Éditions du patrimoine, 1999.
- DEMARTINI (F.), *Armorial de la Corse*, Alain Piazzola, 2003.
- FRANZINI (A.), *La Corse du XV^e siècle, politique et société, 1433-1483*, Alain Piazzola, 2005.
- GIOVANNANGELI (G.), « Recherches sur les Castelli cinarchesi à la fin du Moyen Âge (1340-1505) », BSSHNC, n° 659, 1991.
- GIOVANNI DELLA GROSSA, *Chronique médiévale corse*, traduction de M. Giacomo-Marcellesi et A. Casanova, La Marge, 1998.
- GRAZIANI (A.M.), *La Corse génoise, économie, société, culture, 1453-1768*, Alain Piazzola, 1997.
- GRAZIANI (A.M.), « Les ouvrages de défense en Corse contre les Turcs (1530-1650) », *La guerre de course en Méditerranée (1515-1830) : les journées universitaires de la ville de Bonifacio*, sous la direction de M. Vergé-Franceschi et A. M. Graziani, p. 72-158, Alain Piazzola-Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000.
- GROSJEAN (R.), *La Corse avant l'histoire*, Klincksieck, 1981.
- ISTRIA (D.), *Pouvoirs et fortifications dans le nord de la Corse, XI^e-XIV^e siècles*, Alain Piazzola, 2005.
- LANFRANCHI (F. de) et WEISS (M. C.), *L'aventure humaine préhistorique en Corse*, Albiana, 1997.
- LEANDRI (F.), *Les mégalithes de Corse*, Éditions Jean-Paul Gisserot, 2000.
- LEANDRI (F.), CHABOT (L.), *Monuments de Corse*, Edisud, 2003.
- MORACCHINI-MAZEL (G.), *Les églises romanes de Corse, vol. I, II*, Klincksieck, 1967.
- PONCIN (L.), *Guide du Taravo, Patrimoine d'une vallée*, Alain Piazzola, 2004.
- RAULIN (H.), RAVIS-GIORDANI (G.), *L'architecture rurale française, Corse*, Berger-Levrault, 1978.
- STROMBONI (J.), GRAZIANI (A.-M.), *Les feux de la Saint-Laurent : une révolte populaire en Corse au début du XVII^e siècle*, Alain Piazzola, 2000.
- VIRILI (F. L.) et GROSJEAN (J.), *Guide des sites torrèens de l'âge du bronze corse*, Vigros, 1979.

Encyclopaedia Corsicae, « Architecture, paysage et habitat en Corse » (CASALONGA P.) et « Typologie des villages » (PASQUALI R.), Éditions Dumane, 2004.

Dictionnaire historique de la Corse, sous la direction de A. SERPENTINI, Albiana, 2006.

Avec la classe

TDC n° 929, 1^{er} février 2007, « L'archéologie ».

ASTOUL (G.), *50 activités pour découvrir le patrimoine à l'école et au collège*, CRDP Midi-Pyrénées, 2003.

FLOUET (A.), ANDRÉ (J.), *Archéologie au quotidien*, CDRP de Dijon, 2001.

GIORGETTI (G.), *50 documents pour une histoire de la Corse*, CRDP de Corse, 2006.

ICHER (F.), *Regards sur le patrimoine*, CRDP académie de Montpellier, 2008

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

J.-F. Paccosi/CRDP de Corse - J. Cesari, SRA, DRAC de Corse, p. 6 (encart) - L. Chabot, p. 25, 29 (encart) - P. Colombani, p. 12 (haut), 20, 21(g.) et 27 (bas) - CRMH, DRAC de Corse, p.18 (bas, d.), 21 (d.), et 22 (bas, g.) - A. Gauthier, p.14 (bas) et p. 16 - F. Leandri, SRA, DRAC de Corse, p. 6 (bas), et p. 7 - Musée départemental de Préhistoire corse de Sartène, p.9 (moule).

ADRESSES UTILES

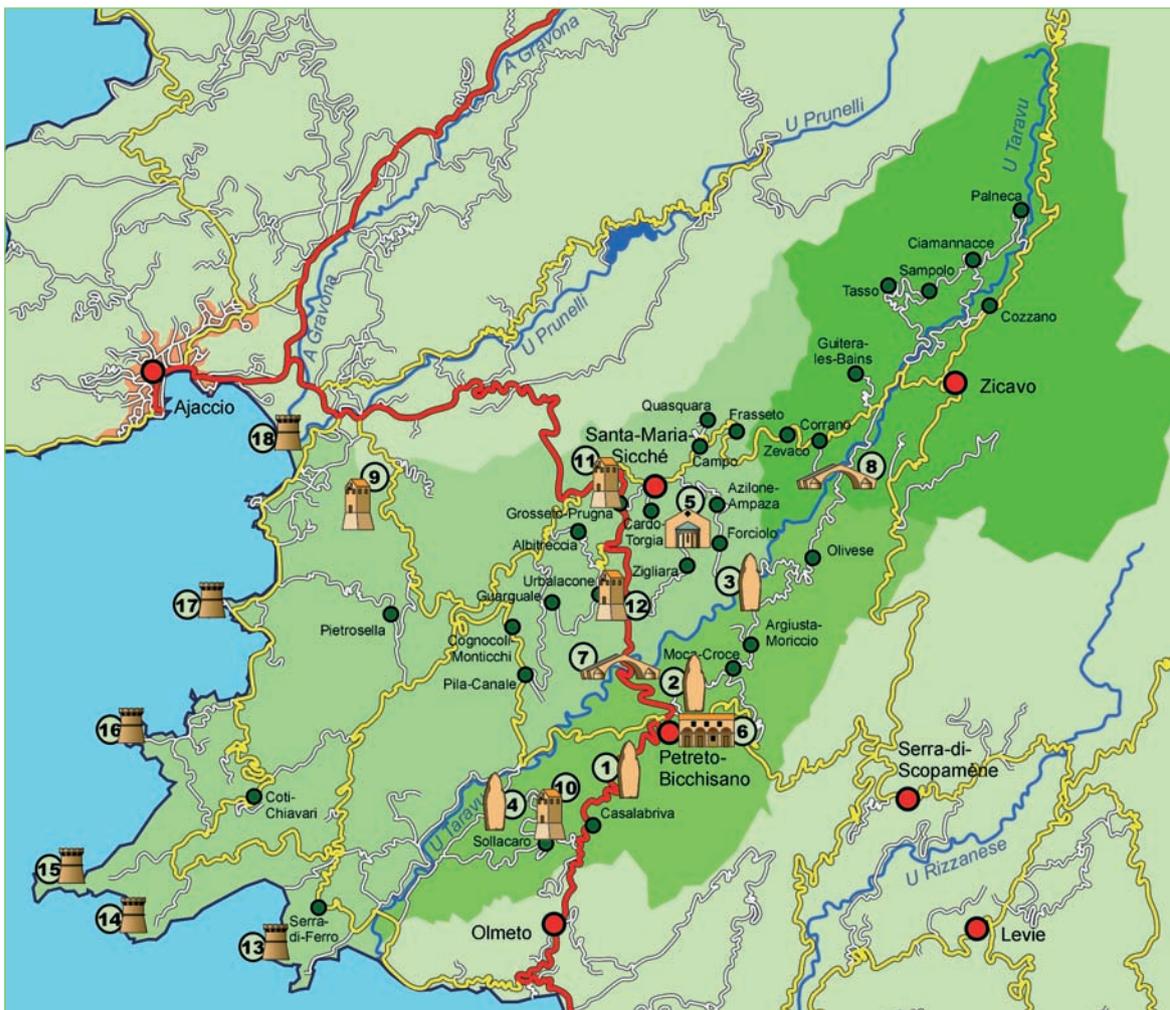
Musée départemental de Préhistoire corse, rue Croce, 20100 Sartène - Tél. : 04 95 77 01 09

CAUE 2A (Conseil d'architecture d'urbanisme et d'environnement de la Corse-du-Sud) 30 cours Napoléon, 20000 Ajaccio

Tél. : 04 95 21 19 48

| | |
|----------------------------------|-----------------------|
| CHEF DE PROJET : | MATHIEU HARNÉQUAUX |
| CONCEPTION RÉALISATION | |
| MAQUETTE : | ÉVELYNE LECA |
| PHOTOGRAPHE : | JEAN-FRANÇOIS PACCOSI |
| CARTES ET ILLUSTRATIONS : | JEAN DELMOTTE |

La vallée du Taravo regroupe les cantons de Zicavo, Sainte-Marie-Siché et Petreto-Bicchisano. Vallée la plus longue (60 km) et la plus large (10 km) de la Corse-du-Sud, où coule le Taravo, elle communique avec la vallée du Prunelli au nord, par le col Saint-Georges, le bassin du Rizzanese au sud par le col de Cilaccia et l'Alta Rocca au nord-est par le col de la Vaccia. Elle forme une unité naturelle, historique et humaine bien marquée.



- | | | | |
|--|--|--|--|
|  Canton de Sainte-Marie-Siché |  Site préhistorique |  Pont génois |  Tour génoise |
|  Canton de Petreto-Bicchisano | 1. Dolmen de Settiva | 7. Ponti Vecchju | 13. Capanella |
|  Canton de Zicavo | 2. Torre de Balestra | 8. Ponti di a Trinità | 14. Capu neru |
|  Chef-lieu de canton | 3. Torre de Face |  Tour ou maison forte | 15. Capu di Muru |
|  Commune | 4. Filitosa | | 16. A Cadtagna |
|  Édifice religieux roman | 5. San Petru di Panicali | | 17. Isulella |
|  Couvent | 6. Saint-François | | 18. Capitellu |